sur les portions faciles du parcours, elle marche à une allure de 60 kilomètres à l'heure, une assez bonne vitesse, on en conviendra, pour un « poids lourd » de cette dimension imposante.

Curieuse découverte à Arras

LE MYSTERE ECLAIRCI

Nous avons signalé la découverte faite ces jours derniers dans le bassin Meaulens par un marinier. On est maintenant fixé su cette affaire, il ne s'agit que de la fugue d'un séminariste qui rentré depuis peu du régiment et ne se sentant plus la vocation de l'apostolat a décidé d'abandonner le giron de l'Eglise.

Ne voulant sans doute plus revoir cette défroque il l'envoya prendre un bain. Et voilà le mystère !..

Accident Mortel

A BRUAY-SUR-L'ESCAUT

Un terrible accident s'est produit hier matin, à la gare de Bruay-sur-l'Escaut, sur la ligne du chemin de fer d'Anzin.

Un accrocheur, Adolphe Mention, étant à son service, eut le pied pris dans une aiguille, juste au moment où un train de marchandises faisait une manœuvre.

Malgré tous les efforts, il ne put se dégager, et le malheureux pris sous le train qu'on n'avait pu arrêter, fut littéralement broyé.

Les restes pantelants du pauvre diable ont été transportés à son domicile.

Il n'était âgé que de 34 ans et cette mort effroyable a produit comme l'on pense une vive émotion dans la région.

ACTUALITÉ

France et Allemagne

L'aléa d'une guerre

Sous ce titre, notre distingué confrère M. Octave Uzanne, publie dans la *Dépêche de Toulouse*, l'article suivant, que nous croyons intéressant de reproduire :

La paix, qui rend les peuples plus heureux et les hommes plus faibles, selon Vauvenargues, berçait dans une trompeuse sécurité, notre cher pays au début de l'année qui finit. Tout français somnolait dans une sorte de quiétude optimiste, ne croyant plus, en toute conscience et bonne foi à la possibilité d'injustifiables querelles d'Allemand. L'aventureux débarquement du Kaiser-Croquemitaine à Tanger, les attaques déterminées des feuilles prussiennes ; les manifestations belliqueuses sur notre frontière ; la perfidie germanique dans les rapports diplomatiques, relatifs à la Conférence marocaine ; enfin tout ce qui ressort à l'heure actuelle de la lecture du « Livre Jaune », m'a quelque temps *à éveiller l'esprit de nos compatriotes* dans l'idée d'un conflit. Il fallut que la crise devint grave pour nous forcer à envisager l'obligation d'une guerre avec nos voisins de l'Est, chaque jour plus grognons et plus volontairement taquins vis-à-vis de nous.

Aujourd'hui, nous commençons à peine à reprendre nos sens, à nous ressaisir, à sentir toute l'étendue de notre loyauté et de notre désir de paix. Nous devinons le parti-pris outre-Rhin de nous pousser à bout, de nous conduire là où nous ne voulons pas aller, de chercher à nous faire faire un faux-pas, un geste provocateur. Nous nous gardons soigneusement à carreau, décidés à ne pas tomber dans le traquenard allemand, mais, tout en souhaitant de conserver les armes au fourreau, nous savons qu'on ne nous fera pas franchir certaines limites de notre dignité, et que si la guerre devient fatale, inévitable, nous la préférerons à la servitude.

Il faut, en tout cas, désormais, sans crainte, et sans inutile attitude crâneuse, nous *tenir sur le qui-vive et nous préparer à l'action*. Il convient surtout de ne pas nous laisser aller à un pessimisme excessif, et, tout en repoussant cette gloire du conquérant qui est la honte de l'humanité, de penser que les chefs de nation trop insolents et présomptueux peuvent expier durement la sottise de leur fatuité guerrière et qu'après tout le meilleur général n'est qu'un joueur à la loterie. « Ce qu'il y a de plus terrible après une bataille perdue, disait Wellington, c'est une bataille gagnée ». Mot impérissable et qui donne la plus haute estime pour le caractère du vainqueur de Waterloo.

Après nous être si longtemps, jusques en 1870, montrés d'une outrecuidante confiance en notre valeur militaire, nous en sommes arrivés, par réaction excessive, à une méfiance peut-être injustifiée. Je sais bien *que le juste milieu est malaisé à pondérer* dans notre esprit collectif ; toutefois, nous devons nous convaincre que nos forces guerrières, notre science du combat, nos qualités stratégiques, notre matériel sont très supérieures à ce qu'elles étaient il y a trente-cinq ans, alors que l'armée allemande est loin d'être aujourd'hui ce qu'elle fut dans les mains puissantes d'un de Moltke.

Nous avons progressé *moralement*, scientifiquement, techniquement. Les Allemands, par plus d'un côté, se sont affaiblis. La victoire, le bien-être, le relâchement des mœurs, le jeu, les rivalités et combien d'autres éléments néfastes, ont porté atteinte au fameux mécanisme et à la discipline de l'armée de Guillaume II. Je lisais précisément ces jours derniers une forte brochure signée du comte Zeryn (pseudonyme qui dissimule la haute personnalité d'un prince allemand) et qui est intitulée : « La Débâcle de l'Allemagne dans la Guerre prochaine ».

L'auteur y démontre que « l'industrie nationale de la Prusse », comme disait Henri Heine, c'est-à-dire la Guerre, souffre d'un vice capital qui est la discordance dans l'armée, dans le peuple, dans les rangs des princes fédérés. Cet écrivain s'efforce de convaincre la France qu'il n'y a pas lieu pour elle de désespérer, qu'elle peut et doit envisager avec confiance une guerre que **Guillaume veut à tout prix.**

« L'esprit de l'armée n'est plus le même qu'en 1870, dit-il, l'enthousiasme s'est dissipé. L'empire d'Alemagne et son armée sont rongés par le socialisme et l'anarchie, par le particularisme et le sadisme. Un soulèvement des Polonais, d'après les propres aveux des ministres, éclaterait au moment de la mobilisation. *Les officiers sont hantés* par la crainte des balles que par derrière tireront sur eux leurs propres soldats exaspérés par les brutalités coutumières dont ils sont victimes. Il règne d'autre part un esprit d'insécurité et de mécontentement dans les cadres d'officiers qui pourrait avoir des conséquences désastreuses en cas de déclaration de guerre. »

Enfin la foi dans le chef suprême de l'armée, condition primordiale du succès n'existe plus. La hantise de la folie de l'empereur paralyse dans tous les rangs la bravoure et la confiance.

Dans les dix chapitres de son opuscule, le comte Zéryn met à nu les plaies cachées de l'empire, tâche de montrer toutes les causes de décadence de l'armée allemande et d'en déduire les chances inespérées que pourrait en retirer la France en cas d'une **guerre qu'il croit sûre et prochaine.**

Il ne faut assurément pas apporter trop de crédulité naïve à ces propos écrits. Il existe des espions provocateurs, des amorceurs de conflits, des braconniers qui savent attirer le gibier hors du gîte. Le comte Zéryn peut fort bien travailler à nous donner confiance et à jouer un jeu dangereux en cherchant à nous dire : « Allez-y donc, le *danger est moins grand que vous vous l'imaginez* ; vous avez plus à y gagner qu'à y perdre. » Tout ceci est possible mais peu croyable.

Il ressort de son œuvre des vérités qui s'imposent ; on y trouvent des peintures sociales, des analyses d'états psychologiques qui se trouvent contrôlés par beaucoup d'autres observateurs français ou anglais. Il y a évidemment quelque chose de pourri dans l'Empire du kaiser comédien.

On peut supposer même que cet état constitue un danger, que le souverain guerrier se rend compte de la nécesité urgente de conrentrer son peuple (où il existe tant de signes de dislocation) autour de lui sous le prétexte aisé d'un péril national. Il semble avoir tout à gagner à ne pas différer le geste décisif, mais pour cela il lui faudrait notre complicité, notre docilité à le suivre vers *le degré d'irritation qu'il souhaite, et nous* arriverons à le décevoir, espérons-le, aussi longtemps que notre honneur patient nous en donnera la force.

En tout cas, s'il faut marcher tôt ou tard au-devant des Teutons, nous n'irons pas sans raisons et nous ne devons pas nous y rendre sans quelque espoir.

Nous n'avons pas, cela est assuré, des illusions avengles sur le mérite de nos généraux ; nous ne serons pas électrisés, comme naguère, par la foi de nous croire invincibles ; nous apporterons dans notre défense une offensive de révoltés, par l'injustice et la mauvaise querelle de l'ennemi. Qui sait ce que l'aléa d'une guerre nous peut procurer contre toute attente, quels hommes se peuvent révéler, quels témoignages de vitalité nous pouvons fournir ?

« Dans la gloire, il y a toujours du bonheur », écrivait Joubert. Pourquoi *en serions-nous déshérités* ? On peut acquérir quelque fierté à être dans l'obligation de se comparer à autrui, si humble que l'on soit devenu vis-à-vis de soi-même. Si Guillaume nous oblige à la comparaison, sans vantardise, ni chauvinisme, on fera de son mieux, dépourvus de toute peur et de tout reproche, comme le fut Bayard, notre vieux chevalier.

OCTAVE UZANNE.

Demander à tous nos Vendeurs
NOTRE ALMANACH 0,30 cent.

Plus d'animaux sauvages !

La *Revue d'Edimbourg* jette un cri d'alarme au sujet de la disparition des animaux sauvages. Il paraît que le continent africain se dépeuple de jour en jour de lions, de léopards, d'hyènes et d'hippopotames. Les girafes et les zèbres dont la reproduction à l'état domestique est si difficile, deviennent rares et les antilopes ont disparu presque complètement. Le rhinocéros, dont on trouvait d'innombrables troupeaux sur le Zambèze et l'Orange, n'ont plus que peu de représentants, et le gouvernement du Natal *vient de décréter que quiconque tuerait un* seul des vingt-cinq rhinocéros qui existent encore dans le Zoulouland serait puni de 7.000 francs d'amende.

Le Sud-africain, qui, au temps jadis, pouvait être considéré comme une vaste ménagerie en plein air, est presque complètement dépourvu, actuellement de la faune qui y pullulait il y a peu de temps encore.

Les chasseurs impitoyables se dirigent maintenant vers l'Est africain, où les bêtes fauves abondent encore.

DERNIERS TÉLÉGRAMMES

(Par Services Spéciaux de Minuit à 4 h. du matin)

La Révolution en Russie

LES TUERIES DE MOSCOU

Aggravation de la situation. — Une colonne révolutionnaire de dix kilomètres de longueur. — Barricades et canonnade incessante. — Maisons en flammes. — Officiers désarmés. — Les troupes exténuées. — Un renfort de trente mille révolutionnaires armés. — Le gouvernement affolé.

Eydikunen, 28 décembre. — La situation s'est encore aggravée à Moscou.

Le front de la milice révolutionnaire s'étend, à partir de la gare de Kazan, sur une longueur d'environ dix kilomètres. La grande étendue de l'espace occupé par les barricades rend difficile l'action des troupes.

L'artillerie a tiré continuellement jusqu'aux premières heures du matin contre les insurgés qui tiennent déjà, depuis quatre jours la ville en état de siège.

Des barricades s'élèvent sur de nouveaux points et entourent la ville. Les révolutionnaires ont apparu subitement dans le Jardin Alexandre, touchant au Kremlin et ont échangé des coups de feu avec les soldats; *deux soldats* et trois insurgés sont tombés frappés par les balles.

De toutes les lignes de chemin de fer convergeant à Moscou, le chemin de fer Nicolas est le seul qui fonctionne encore, mais difficilement.

La *Molva* annonce que le conseil des ministres, déconcerté par la tournure imprévue des événements de Moscou, conclut à la nécessité d'écraser, coûte que coûte, l'insurrection par la force armée.

Les correspondants des journaux constatent l'extrême gravité de la situation à Moscou ; une lutte acharnée continue ; les victimes sont innombrables ; la canonnade incendia et détruisit hier une trentaine de maisons. Les locataires échappés à la mort sont dans un état voisin de la folie ; les soldats sont exténués et beaucoup incapables de poursuivre la lutte ; plusieurs officiers sont atteints de dépression nerveuse.

Le pillage des magasins augmente. Aux abords de la ville apparaissent d'énormes foules d'ouvriers armés de revolvers, de carabines et d'armes blanches. Les révolutionnaires tiennent en leur pouvoir plusieurs stations voisines de Moscou et ne laissent arriver librement que les trains ramenant les troupes de Mandchourie, dont la démoralisation et l'indiscipline sont extrêmes ; les officiers, insultés en route par leurs soldats, sont en arrivant dépouillés de leurs armes par les insurgés.

Les cosaques et les dragons exaspérés tirent même, sous prétexte de rassemblements, sur les passants qui lisent les avis affichés par l'ordre du gouverneur général.

Le bruit court que 30.000 ouvriers armés arrivent du rayon manufacturier d'Orckhovo et de Zouiew.

Plusieurs soldats et policiers, attirés dans des embuscades, ont été massacrés.

Les renforts militaires arrivant de Pétersbourg ont dispersé à coups de fusils les insurgés tentant d'arrêter leur train.

On télégraphie de Pétersbourg au *Daily Telegraph* que la bataille à Moscou couvre un champ qui se rétrécit sans cesse.

Les révolutionnaires ont reçu des renforts qui leur sont arrivés des villes voisines. Ils ont transformé un grand nombre de maisons en véritables forteresses d'où ils se défendent victorieusement contre l'infanterie. Puis ils s'échappent quand ils voient arriver l'artillerie.

La loi martiale est appliquée d'une façon très sévère. Ordre est donné aux troupes de tirer sur les groupes de plus de trois personnes.

D'après le correspondant du *Times*, le mouvement révolutionnaire résiste à tous les efforts qui sont faits pour le réprimer. Les femmes jouent un rôle très actif dans la construction des barricades.

REVOLTE DE MATELOTS

Londres, 28 décembre. — Des dépêches de Pétersbourg au *Daily Express* disent qu'une mutinerie a éclaté parmi les navires de guerre russes qui avaient été envoyés pour réprimer l'émeute à Riga.

Les navires de guerre *Abrak, Korlinoff* et *Keas*, ainsi que trois contre-torpilleurs qui sont actuellement à Libau, avaient reçu l'ordre de se rendre en hâte à Riga ; les équipages ont refusé d'obéir aux officiers et les vaisseaux sont restés, en conséquence, à Libau.

LUTTE A OUTRANCE

La lutte continue à outrance à Moscou. Les canons, les fusils, les revolvers, les mitrailleuses font rage contre les barricades. Les révolutionnaires répondent à coup de fusils, de revolver et de bombes du haut des fenêtres. Les meilleurs tireurs visent principalement les artilleurs.

L'ETAT DE SIEGE A ODESSA

Odessa, 28 décembre. — L'état de siège a été proclamé aujourd'hui à Odessa.

Par suite de l'arrêt du chemin de fer du sud-ouest, le trafic est interrompu dans les ports de la Mer noire.

UNE FABRIQUE DE BOMBES

Kief, 28 décembre. — La police a découvert une importante fabrique de bombes cachée dans une maison de la ville occupée par un grand nombre de locataires. Elle a saisi 17 bombes, dont 2 étaient chargées.

ARRESTATION A DOUVRES

Douvres, 28 décembre. — Un russe, que l'on croit être un agent révolutionnaire, a été arrêté ce matin au moment où il débarquait. On a trouvé en sa possession 27 revolvers et 4000 cartouches qui ont été saisies. Le Russe a été relâché.

SUPPRESSION D'UN POLICIER

A Moscou, les révolutionnaires ont réussi à s'emparer du chef de la police secrète et l'ont fusillé après l'avoir traîné dans la boue.

FUSILLADES A VARSOVIE

Varsovie, 28 décembre. — La grève générale diminue d'intensité, principalement dans le centre de la ville, où les magasins sont ouverts et où les voitures circulent. Cependant, les banques, les usines et les tramways continuent à chômer.

Hier, sur différents points de la ville, la troupe a tiré sur les émeutiers. Quatre ont été tués et douze blessés.

UNE TRESORERIE DYNAMITEE

La nuit dernière, à Wysokie-Mazowiecke, dans le gouvernement de Lomza, environ 80 révolutionnaires ont attaqué la trésorerie du district. Ils ont dynamité le coffre-fort et se sont emparés de 300.000 roubles en papier de 20.000 roubles en or et de 100.000 roubles en argent. Avant d'attaquer la trésorerie, les révolutionnaires avaient coupé les fils télégraphiques et avaient posté dans le square du Marché des patrouilles qui terrorisaient la foule en tirant des coups de revolver. Les révolutionnaires ont ensuite pris la fuite.

DERAILLEMENTS

Il s'est produit plusieurs accidents sur le chemin de fer de la Baltique dans la nuit du 26 au 27 décembre. La locomotive d'un train de voyageurs est tombée dans l'eau du haut du pont de Rausik, situé à 71 kilomètres de Reval parce que les rails avaient été enlevés à cet endroit. *Quelques wagons ont été brisés.* Le nombre des victimes est inconnu.

Par suite de l'interruption des communications télégraphiques on n'a pas encore pu savoir ce qu'il y a de fondé dans le bruit d'après lequel un train militaire transportant des hommes de la garde à cheval aurait eu un accident.

Pendant la même nuit, deux trains de marchandises allant à Pétersbourg ont déraillé l'un après l'autre près de Narva. Des wagons de ces deux trains ont été mis en pièces.

Ces sinistres sont aussi dus à la malveillance.

CONTRE WITTE

La « Molva » indique que l'unique moyen de sauver la Russie de l'anarchie et de la ruine complète consiste à convoquer immédiatement une *Chambre provisoire* composée de membres élus par les zemstvos des municipalités, et de représentants élus par les Unions et par les ouvriers.

« Or, continue le journal, comme le comte Witte ne voudra jamais admettre auprès de lui une pareille Chambre, il doit se retirer afin de laisser la place à un nouveau premier ministre qui devra être, non un fonctionnaire, mais un homme doué d'honnêteté politique, et capable de réaliser de façon pratique et immédiate les procédés gouvernementaux d'un ministre vraiment constitutionnel. La Russie retrouvera alors sa vie normale et tout rentrera dans l'ordre. »

Les Elections Sénatoriales

Manifeste de l'Alliance Republicaine Démocratique

Paris, 28 décembre. — L'Alliance républicaine démocratique adresse aux électeurs sénatoriaux l'appel suivant, signé de son président, M. Adolphe Carnot :

« *Le renouvellement d'un tiers du Sénat* est toujours un événement politique de la plus haute importance. Il emprunte cette année aux circonstances dans lesquelles il va se produire une exceptionnelle gravité.

Nous sommes à la veille de l'élection du président de la République ; dans quelques mois la France entière aura à choisir ses représentants à la Chambre. Le scrutin du 7 février aura des conséquences directes sur l'élection du chef de l'Etat ; il sera pour les élections générales une indication précise.

L'Alliance républicaine démocratique, qui est étroitement liée à la vie politique de ce pays et qui ne compte à sa tête que des républicains de la veille, se croit autorisée à vous indiquer comment, dans ces conditions, elle comprend le devoir des électeurs sénatoriaux.

Les partis d'opposition n'ont pas désarmé : contre la République toutes les alliances leur paraissent bonnes ; pour la combattre plus sûrement, ils déploient aujourd'hui un drapeau qui ne leur appartient pas, celui de la liberté. C'est au nom de la liberté que monarchistes, plébiscitaires et cléricaux prétendent livrer assaut au gouvernement démocratique. Il faut déjouer ce plan, dissiper toutes les équivoques, voter en pleine lumière.

Vous y arriverez sûrement en posant aux candidats une seule question à laquelle vous exigerez qu'ils répondent formellement.

Cette question, la voici :

« Où siégerez-vous au Sénat ? Dans la majorité actuelle ou en dehors d'elle ? Parmi les républicains éprouvés, résolument mais méthodiquement réformateurs, sincèrement libéraux, ardemment patriotes, qui la composent, ou dans les rangs de l'opposition ? »

La majorité du Sénat représente en effet les aspirations véritables du pays dans son ensemble, la politique d'indépendence, de fierté nationale, de progrès et de paix, et aussi cette stabilité des institutions qui est indispensable à la prospérité matérielle et garantit tous les intérêts.

Dissoudre cette majorité, ébranler nos institutions républicaines, tel est le but, déclaré ou secret, des organisateurs de la coalition de droite.

Nous disons nous, aux électeurs :

Ne votez, le 7 janvier, que pour les républicains de la majorité sénatoriale sortante qui demandent la continuation de leur mandat et pour ceux des candidats nouveaux qui sont décidés à faire partie de cette majorité et à poursuivre avec elle une politique de large et féconde union républicaine. »

La Légion d'Honneur

Paris, 28 décembre. — La promotion dans la Légion d'honneur et les médailles militaires décernées à l'occasion du 1er janvier pour l'armée active, paraîtront à l'« Officiel » de dimanche prochain.

Une Bombe à Clermont

Clermont-Ferrand, 28 décembre. — Un engin chargé de dynamite a été déposé sur le bord de la fenêtre de la maison occupée par le garde de forêt Berse, à Montfermy. Cet engin fit explosion et démolit presque entièrement la maison, sans occasionner d'accident de personne.

Les auteurs de l'attentat sont inconnus.

Grève sanglante

La Rochelle, 28 décembre. — Les dockers grévistes ayant voulu rentrer dans les usines Delmas, la troupe leur barra le passage. Une bagarre se produisit au cours de laquelle un docker a été blessé, d'un coup de baïonnette au flanc gauche.

Une arrestation a été opérée pour outrages à la gendarmerie.

LA CONFÉRENCE MAROCAINE

Madrid, 28 décembre. — Le président du Conseil déclare que Montero-Rios renonce à aller à la conférence d'Algésiras et confirme que le duc Almodovar représentera l'Espagne à cette conférence.

Le procès des antimilitaristes

Fin de la troisième audience. — Déclarations des prévenus.

Paris, 28 décembre. — Après le réquisitoire dont nous rendons compte d'autre part, la parole est donnée aux prévenus.

BOUSQUET démontre que la liberté de parole et de réunion n'existe pas en France.

— Il y a trois mois, dit-il, que je suis en détention préventive pour un délit de parole.

La chambre des mises en accusation m'a bien accordé la liberté provisoire, mais sous caution de 2.000 francs, alors qu'on sait bien *qu'un ouvrier comme moi ne peut fournir une* telle caution.

Et pendant ce temps les Jaluzot sont en liberté !

Il ne veut pas de circonstances atténuantes. L'avenir lui donnera raison. Si les jurés sont partisans de la liberté, ils acquitteront tous les inculpés.

M. Urbain GOHIER parle des livres qu'il a publiés sur la guerre, l'armée ; ils ont été traduits en allemand.

Il rappelle les poursuites précédentes dont il a été l'objet. Ses campagnes antérieures contre les abus dans l'armée ont déjà produit leur effet. La propagande actuelle produira le sien. Chaque procès a été suivi d'un progrès. Les antimilitaires veulent amener les nations à une entière rénovation. Pour M. Gohier, la poursuite est un délit d'opinion. On n'a pas le droit de condamner les gens qui ne pensent pas comme vous.

Il cite M. Harduin qui, dans le *Matin*, a dit que tous les hommes qui se laissent mener à la guerre sont des lâches.

Pourquoi n'a-t-on pas poursuivi M. Harduin ?

M. *Cornély* a dit, dans un journal gouvernemental pis que cela et, lors de l'arrivée du roi d'Espagne, le directeur de ce journal a été nommé officier de la Légion d'honneur.

Il cite M. Ferdinand Buisson, qui directeur de l'enseignement, a écrit des choses bien plus violentes que ce qui est dit dans l'affiche. On ne l'a pas poursuivi.

Il fait remarquer que certains journaux étaient internationalistes sous le ministère Combes qui favorisait l'internationalisme.

Aujourd'hui que le ministère a changé, ces mêmes journaux sont contre l'internationalisme.

M. Gohier dit qu'on nous a trop fait attendre la revanche qu'on avait promise. Au bout *de trente-cinq ans, il est trop tard.* Sur les menaces de l'Allemagne, on chasse le ministre des affaires étrangères qui déplaît au kaiser.

M. Gohier dit n'avoir jamais conseillé la désertion aux jeunes gens qui le consultaient à ce sujet.

Les explications que présente ensuite SADRIN sont longues. Il conclut en criant : A bas l'Armée ! A bas les patries !

L'audience est levée à 6 heures.

Les conseillers municipaux de Londres A PARIS

Paris, 28 décembre. — *Le bureau du conseil municipal* a définitivement réglé les détails de la visite de la municipalité de Londres au *conseil municipal de Paris.*

Le 2 janvier, lord Cheylesmon, maire de la cité, accompagné de ses porte-masses, de ses aldermen, et de dix conseillers municipaux, sera reçu officiellement, à 10 heures et demie, à l'Hôtel-de-Ville.

M. Paul Brousse, président du conseil municipal, leur souhaitera la bienvenue. Puis aura lieu une visite de l'Hôtel de Ville, de la salle des séances, des salons et salles de fêtes.

A midi, un grand déjeuner sera offert, dans la salle à manger de l'Hôtel-de-Ville.

Les préfets, les membres du conseil municipal et du conseil général, les directeurs de l'administration y assisteront. Ensuite, le bureau *fera visiter dans Paris les travaux et* services publics pouvant intéresser les invités de la municipalité.

M. Lépine, préfet de police, a été prié par le président du conseil municipal de préparer la visite d'une caserne de sapeurs-pompiers.

Le soir, le bureau du conseil municipal accompagnera les hôtes anglais dans un théâtre de leur choix.

A leur arrivée à Paris, ils auront été reçus à la gare du Nord par le conseil municipal. Un salon sera préparé à cette intention par la Compagnie du Nord.

M. Léopold Bellan, syndic du conseil municipal, a déjà arrêté les détails de ces préparatifs dont l'exécution est, comme de coutume, confiée à M. Bouvard, directeur des fêtes.

Explosion de gaz à Paris

Paris, 28 décembre. — *Ce matin, vers sept* heures, une explosion s'est produite au numéro 2 du boulevard de la Madeleine, dans le magasin de fleurs de Mme Lion, au moment où, monté sur une échelle — d'où il a été précipité — le garçon de service, tentait d'allumer le lustre de la grande salle.

Cette explosion est attribuée à un court-circuit. L'éclairage de la maison comporte à la fois le gaz et l'électricité. Les vitres et les glaces ont été brisées dans deux salons ; les vases renfermant des corbeilles et des gerbes de fleurs, ont été réduits en poussière ; les dorures et les lambris ont été arrachés et détruits.

Les dégâts dépassent 125,000 francs.

L'élection du Président de la République

Paris, 28 décembre.— Il est probable, ainsi que nous l'avons annoncé, que c'est la date du 16 janvier *qui sera définitivement choisie* par le gouvernement pour la réunion du Congrès qui doit procéder à l'élection du président de la République.

Tel est, du moins, l'avis autorisé de M. Eugène Pierre, secrétaire général de la présidence de la Chambre, auteur du traité de droit parlementaire auquel on a coutume de recourir pour la résolution des cas épineux.

M. Pierre consulté à ce sujet, estime que le texte de l'article 3 de la loi constitutionnelle du 16 juillet 1875, disant : « Un mois « au moins » avant le terme légal des pouvoirs du président de la République, les Chambres, etc. » implique que, dans le pours franc, les pouvoirs de M. Fallières expirant le 18 février, le mois prévu par la Constitution sera commencé le 18 janvier ; il faut donc que l'élection ait lieu avant cette date. Ainsi seront respectés le texte et l'esprit de la Constitution.

D'ailleurs la date du Congrès sera définitivement discutée et fixée demain au conseil des ministres.

Réunion de Cardinaux

Paris, 28 décembre. — Les cardinaux de France, c'est-à-dire le cardinal Perraud, évêque d'Autun ; le cardinal Couillié, archevêque de Lyon ; le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux ; le cardinal Labouré, archevêque de Rennes, répondant à la convocation du cardinal Richard, se sont réunis ce matin, à l'archevêché de Paris, rue de Grenelle, pour examiner ensemble la situation créée à l'Eglise catholique en France par le vote de la loi de séparation.

Cette réunion qui est une sorte de préface à l'assemblée plénière des évêques qui aura lieu probablement dans le courant de janvier a eu un caractère absolument privé et confidentiel.

Le secrétaire de l'archevêché a, en effet, communiqué à la presse une note l'informant qu'aucun renseignement ne serait fourni sur la réunion à cause de ce caractère privé.

Les personnes de l'entourage de l'archevêque se défendent de savoir quoi que ce soit relativement aux questions qui ont été discutées au cours de la réunion. Un vicaire général a même affirmé à un de nos collaborateurs *qu'il ignorait* dans quelle salle de l'archevêché avait eu lieu l'entretien des prélats. Ce grand vicaire doit être un excellent élève des jésuites et export dans la pratique des restrictions mentales.

---

ce moment même, une lumière brilla à travers le feuillage.

— Ah ! ah ! fit l'inconnu, qu'est-ce que cela ?

— C'est Taverney.

— Nous sommes donc arrivés ?

— Voici la porte charretière.

— Ouvrez-la.

— Oh ! Monsieur, la porte de Taverney ne s'ouvre pas comme cela.

— Mais c'est donc une place de guerre que votre Taverney ? Voyons, frappez.

Gilbert s'approcha de la porte, et avec l'hésitation de la timidité il frappa un coup.

— Oh ! oh ! dit le voyageur, on ne vous entendra jamais, mon ami ; frappez plus fort.

En effet, rien n'indiquait que l'appel de Gilbert eût été entendu Tout restait dans le silence.

— Vous prenez la chose sur vous ? dit Gilbert.

— N'ayez pas peur.

Gilbert n'hésita plus ; il quitta le marteau et prendit à la sonnette, qui rendit un son tellement éclatant qu'on eût pu l'entendre d'une lieue.

— Ma foi ! si votre baron n'a pas entendu cette fois, il faut qu'il soit sourd, dit le voyageur.

— Au voilà Mahon qui aboie, dit le jeune homme.

— Mahon ! reprit le voyageur ; c'est sans doute un galanterie de votre baron en faveur de son ami le duc de Richelieu.

— Je ne sais pas, Monsieur, ce que vous voulez dire.

— Mahon est la dernière conquête du maréchal.

Gilbert poussa un second soupir.

— Hélas ! Monsieur, je vous l'ai déjà avoué, je ne sais rien, dit-il.

Ces deux soupirs résumaient pour l'étranger une série de souffrances cachées et d'ambitions comprimées sinon déçues.

En ce moment, un bruit de pas se fit entendre.

— Enfin, dit l'étranger.

— C'est le bonhomme La Brie, dit Gilbert.

La porte s'ouvrit; mais à l'aspect de l'étranger et de sa voiture étrange, La Brie, pris à l'improviste et qui croyait ouvrir à Gilbert *seulement*, voulut refermer la porte.

— Pardon, pardon, l'ami, dit le voyageur ; mais c'est bien ici que nous venons ; il ne faut point nous jeter la porte au nez.

— Cependant, Monsieur, je dois prévenir monsieur le baron qu'une visite inattendue...

— Ce n'est pas la peine de le prévenir, croyez-moi. Je risquerai sa mauvaise mine, et si l'on me chasse, ce ne sera, je vous en réponds, qu'après que je me serai réchauffé, séché, repu. J'ai entendu dire que le vin était bon par ici ; vous devez en savoir quelque chose, hein ?

La Brie, au lieu de répondre à l'interrogation, essaya de résister ; mais c'était un parti pris de la part du voyageur, et il fit avancer les deux chevaux et la voiture dans l'avenue, tandis que Gilbert refermait la porte, ce qui fut fait en un clin d'œil. La Brie, alors, se voyant vaincu, prit le parti d'aller annoncer lui-même sa défaite, et, prenant ses vieilles jambes à son cou, il s'élança vers la maison *en criant de toute la force de ses poumons* :

— Nicole Legay ! Nicole Legay !

— Qu'est-ce que Nicole Legay ? demanda l'étranger, continuant de s'avancer vers le château avec la même tranquillité.

— Nicole, Monsieur ? reprit Gilbert avec un léger tremblement.

— Oui, Nicole, celle qu'appelle maître La Brie.

— C'est la femme de chambre de mademoiselle Andrée, Monsieur.

Cependant aux cris de La Brie une lumière apparut sous les arbres, éclairant une charmante figure de jeune fille.

— Que me veux-tu, La Brie, demanda-t-elle, et pourquoi tout ce tapage ?

— Vite, Nicole, vite, cria la voix chevrotante du vieillard ; va annoncer à Monsieur qu'un étranger, surpris par l'orage, lui demande l'hospitalité pour cette nuit.

Nicole ne se le fit point répéter, et elle s'élança si légèrement vers le château, qu'en un instant on l'eut perdue de vue.

Quant à La Brie, certain maintenant que le baron ne serait pas pris à l'improviste, il se permit un instant de reprendre haleine.

Bientôt le message produisit son effet, car on entendit une voix aigre et impérieuse qui, du seuil de la porte, et du haut perron, entrevu sous les acacias, répétait d'un ton peu hospitalier :

— Un étranger... Qui cela ? Quand on se présente chez les gens on se nomme au moins.

— C'est le baron ? demanda à La Brie celui qui causait tout ce dérangement.

— Hélas ! oui, Monsieur, répondit le pauvre homme tout contrit ; vous entendez ce qu'il demande ?

— Il demande mon nom... n'est-ce pas ?

— Justement. Et moi qui ai oublié de vous le demander, à vous.

— Annoncez le baron Joseph de Balsamo, dit le voyageur ; la similitude du titre désarmera ton maître.

La Brie fit son annonce, un peu enhardi par le titre que venait de s'attribuer l'inconnu.

— C'est bien, alors, grommela la voix ; qu'il entre puisque le voilà... Entrez, Monsieur, s'il vous plaît ; là... bon ; par ici...

L'étranger s'avança d'un pas rapide, mais en arrivant à la première marche du perron, il lui prit l'envie de se retourner pour voir s'il était suivi de Gilbert.

Gilbert avait disparu.

V.

Le baron de Taverney

Tout prévenu qu'il était par Gilbert de la pénurie du baron de Taverney, celui qui venait de se faire annoncer sous le nom du baron Joseph Balsamo n'en fut pas moins étonné en voyant la médiocrité de la demeure baptisée emphatiquement par Gilbert du nom de château.

La maison n'avait guère qu'un étage formant un carré long, aux extrémités duquel s'élevaient deux pavillons carrés en forme de tourelles. Cet ensemble irrégulier ne manquait pas cependant, vu à la pâle lueur d'une lune glissant entre des nuages déchirés par l'ouragan, d'un certain agrément pittoresque.

Six fenêtres par bas, deux fenêtres à chaque tourelle, c'est-à-dire une par étage, un perron assez large, mais dont les marches disloquées formaient de petits précipices à chaque jointure, tel fut l'ensemble qui frappa le nouvel arrivant avant de monter jusqu'au seuil, où, ainsi que nous l'avons dit, attendait le baron en robe de chambre, un bougeoir à la main.

Le baron de Taverney était un petit vieillard de soixante à soixante-cinq ans, à l'œil vif, au front élevé, mais fuyant; il était coiffé d'une mauvaise perruque dont les bougies de la cheminée avaient peu à peu et accidentellement dévoré tout ce que les rats de l'armoire avaient épargné de boucles. Il tenait en main une serviette d'une blancheur problématique, ce qui indiquait qu'il avait été dérangé au moment où il allait se mettre à table.

Sa figure malicieuse, à laquelle on eût pu trouver quelque ressemblance avec celle de Voltaire, s'animait en ce moment d'une double expression facile à saisir ; la politesse voulait qu'il sourît à son hôte inconnu ; l'impatience changeait cette disposition en une grimace dont la signification tournait décidement à l'atrabilaire et au rechigné, de sorte qu'éclairée par les lueurs tremblantes du bougeoir, dont les ombres hachaient les principaux traits la physionomie du baron de Taverney pouvait passer pour celle d'un très laid seigneur.

— Monsieur, dit-il, puis-je savoir à quel heureux hasard je dois le plaisir de vous voir ?

— *Mais, Monsieur, à l'orage qui a effrayé* les chevaux, lesquels, en s'emportant, ont failli briser ma voiture. J'étais donc là sur la *grande route, sans postillons* : l'un s'était laissé tomber de cheval, l'autre s'était sauvé avec le sien, lorsqu'un jeune homme que j'ai rencontré m'a indiqué le chemin qui conduisait à votre château, en me rassurant sur votre hospitalité bien connue.

Le baron leva son bougeoir pour éclairer un plus large espace de terrain, et pour voir si, dans cet espace, il découvrirait le maladroit qui lui valait cet heureux hasard dont il parlait tout à l'heure.

De son côté, le voyageur chercha autour de lui pour voir si décidément son jeune guide s'était retiré.

— Et savez-vous comment se nomme celui qui vous a indiqué mon château ? demanda le baron de Taverney *en homme qui veut* savoir à qui exprimer sa reconnaissance.

— Mais c'est un jeune homme qui s'appelle, *je crois, Gilbert.*

— Ah ! ah ! Gilbert ; je n'aurais pas cru qu'il fût bon, même à cela. Ah ! c'est le fainéant Gilbert, le philosophe Gilbert !

A ce flux d'épithètes, accentuées d'une menaçante façon, le visiteur comprit qu'il existait peu de sympathie entre le seigneur suzerain et son vassal.

— Enfin, dit le baron après un moment de silence non moins expressif que ses paroles, veuillez entrer, Monsieur.

— Permettez d'abord, Monsieur, dit le voyageur, que je fasse remiser ma voiture, qui contient des objets assez précieux.

— La Brie ! cria le baron, La Brie ! conduisez la voiture de monsieur le baron sous le hangar ; elle y sera un peu plus à couvert qu'au milieu de la cour, attendu qu'il y a encore beaucoup d'endroits où il reste des lattes ; quant aux chevaux, c'est autre chose, je ne vous réponds pas qu'ils trouvent à souper ; mais, comme ils ne sont point à vous et qu'ils sont au maître de poste, cela doit vous être à peu près égal.

— Cependant, Monsieur, dit le voyageur impatient, si je vous gêne par trop, comme je commence à le croire...

— Oh ! ce n'est pas cela, Monsieur, interrompit poliment le baron, vous ne me gênez point ; seulement, vous serez gêné, vous, je vous en préviens.

— Monsieur, croyez que je vous serai toujours reconnaissant...

— Oh ! je ne